

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

Je faisais donc partie d'un convoi de vingt canots qui emportaient au fort de la Kaministikoïa le reste des pelleteries de l'année : ce n'étaient pas des grands canots comme les *maîtres-canots*, avec lesquels on va du Fort William à Lachine, des canots de six brasses qui portent jusqu'à quatre tonneaux de charge (marchandises et provisions) et douze hommes d'équipage ; mais c'étaient des canots bien plus petits, ce qu'on appelle des *canots-du-nord*, faits pour *hanter* les petites rivières et pour passer partout. Voici comment les voyages étaient organisés : on partait du Canada avec les maîtres-canots qu'on laissait au Fort pour prendre les canots du nord et, en descendant, on reprenait les grands canots pour traverser les grands lacs et les grandes rivières.

Ainsi que je vous l'ai dit, notre voyage jusqu'au Fort William ne présenta rien d'extraordinaire ; mais à notre arrivée, nous ne fûmes pas peu surpris de voir en face du Fort, sur l'autre côté de la rivière, un immense campement, surmonté du pavillon anglais, avec des canons braqués sur les constructions de la Compagnie du Nord-Ouest.

C'était le 12 Août 1816, et le Milord venait d'arriver, un petit moment avant nous, avec plusieurs canots et douze bateaux, montés par un certain nombre de guides et voyageurs, des soldats anglais et cent vingt soldats français du régiment des *Meurons*,

armés jusqu'aux dents et munis de canons, comme je viens de vous l'indiquer. Ils étaient venus par les lacs, en passant par Katarakoui, Niagara, le Détroit et Makinâ ; car voyez-vous, le Haut Canada commençait déjà à être pas mal établi, dans ce temps là, et on abandonnait petit à petit les canots et les vieux chemins de portage, pour se servir *des voiliers* sur les grands lacs..... Par exemple, on ne parlait pas encore de bateaux à vapeur, et celui qui nous aurait dit alors qu'il y aurait bientôt des bâtiments allant sans rames ni avirons, contre vents et courants, aurait passé pour un drôle de corps, à moins de parler du navire enchanté navigué par *la-main-blanche* (*).

Pour en revenir au Milord, il avait bien avec lui deux cents hommes, décidés à tout confisquer ce qui appartenait au Nord-Ouest, au profit de la Baie-d'Hudson. Le Milord avait pour commandants deux anciens officiers de Bonaparte, le Capitaine d'Orsonnens et le lieutenant Fauché ; je ne les connaissais pas avant d'arriver au Fort William, mais je les ai bien connus après. Il n'y avait pas longtemps qu'ils avaient pris terre sur les bords de la Kaministikoïa que, traversant de notre côté, ils vinrent dans le fort faire prisonniers les bourgeois de la Compagnie du Nord-Ouest et s'emparer, *au nom du Roi*, de tout ce qui se trouvait dans l'endroit. Or, imaginez qu'il y

(*) Conte de fée intitulé "Le fils du pêcheur" ou "*La main blanche*."

avait là environ six cents ballots de pelleteries, prêts à être expédiés en Canada, et presque toutes les marchandises pour la traite de l'année, sur le point de partir pour l'Ouest. Notre convoi était le dernier attendu et nous nous trouvions là réunis près de cent canots, tant du Nord que du Canada, et environ cinq cents engagés, bourgeois, commis, interprètes, guides et voyageurs.

Mais, me direz-vous, comment se fait-il, qu'étant presque trois contre un, vous vous êtes laissé tondre ainsi comme des moutons sans vous défendre ?—Attendez un peu ; d'abord, ce n'était pas notre affaire, mais celle des bourgeois... Je vous prie de croire que si on nous eut mis les armes à la main, il y avait là des gens capables de s'en servir, les canadiens n'ont pas peur de la poudre ; mais il paraît que le Milord, qui parlait *au nom du Roi*, avait *des papiers* !... Pour *piquer au plus court*, je n'ai jamais bien compris cette affaire là ; le fait est que nos bourgeois ne firent aucune résistance. Au reste, l'ennemi avait des canons et des bayonnettes, et il ne faudrait pas vous imaginer que le Fort William était comme la citadelle de Québec ! C'était tout simplement un amas de maisons, de cuisines et de magasins entourés d'une palissade en pieux debout.

Quand donc Le Milord se fut emparé de tout, nous nous trouvions, nous autres, quasiment comme prison-

niers : on ne voulait pas permettre de faire partir les pelleteries pour le Canada, ni les marchandises pour l'Ouest ; mais on expédia sur Montréal, quelques jours après la prise du Fort, quatre canots, conduits par des Iroquois, emmenant douze bourgeois et employés du Nord-Ouest prisonniers avec une escorte de soldats sous les ordres du lieutenant Fauché. Ces canots portaient vingt personnes et plus chacun avec les provisions du voyage et un gros *drigail* (*) : à voir cet équipement là, tous les voyageurs étaient bien contents de ce qu'on n'avait pas voulu prendre de canadiens pour former les équipages. Aussi, comme je l'ai appris depuis, ces canots ne purent se rendre sans accidents, l'un d'eux chavira et M. Kenneth Mackensie, un de nos anciens bourgeois, se noya avec huit autres personnes.

Pour nous, commis, guides, interprètes et voyageurs, nous étions à rien faire et sans savoir ce qui allait advenir de tout cela. Il y avait, de temps en temps, des rencontres entre les voyageurs et les soldats désarmés, dans les promenades que les uns et les autres faisaient dans les environs du Fort : je vous réponds que les soldats s'en faisaient donner des *ramasses* ; c'était la seule consolation qu'on pouvait se procurer de s'être ainsi laissé dépouiller sans tirer coup ; au surplus, c'étaient presque toujours les soldats qui commençaient.

(*) Mot populaire qui signifie un amas de meubles, ustensiles, armes, bagages, formant un tout fort embarrassant.

Dans une de ces bagarres un meuron, qui avait été battu par un voyageur, en conserva un tel dépit et une telle haine qu'il tua cet homme. On étouffa l'affaire, afin d'éviter le bruit, et Le Milord, comprenant alors qu'il ne pouvait ainsi garder, ensemble dans le même lieu, des centaines d'hommes oisifs et appartenant à deux partis, sans qu'il en résultât de graves désordres, concerta, avec les commis du Nord-Ouest restant, le départ des marchandises pour le haut et des pelleteries pour le bas. Je faisais partie du convoi de retour, qui suivit l'ancienne route.

Je n'ai pas besoin de vous dire si j'étais fier d'abandonner un pays si tourmenté : il vous serait, en effet, difficile de comprendre l'acharnement avec lequel ces deux compagnies se faisaient la guerre. J'ai appris depuis, dans le temps, qu'il y avait eu encore des meurtres, puis des procès qui ont duré plusieurs années dans le Haut-Canada, à Montréal et à Québec : j'ai même assisté, deux ans après mon retour, à Québec, au procès d'un meuron du nom de Reinhard, qui fut condamné pour meurtre d'un des officiers du Milord (*).

(*) Toutes les aventures, les péripéties, les suites et le dénouement de cette lutte, entre la Compagnie du Nord-Ouest et la Compagnie de la Baie d'Hudson, sont consignés dans un grand nombre de brochures, publiées dans le temps. Ces brochures sont des récits, des plaidoyers, des apologies et des compte-rendus de procès criminels, qui renferment des contradictions à désespérer la critique la plus habile et la plus patiente.

Nous laissâmes le Fort William aux derniers jours d'Août et, dans les premiers jours d'Octobre, nous arrivions à Montréal, sans autre rencontre que celle d'un canot à la chute du Grand Calumet, tout près de l'endroit de la tombe de Cadieux, dont je vous ai parlé. Ce canot était monté par des explorateurs qui étaient allés examiner les chutes et les rapides de l'Outaouais, pour voir si ces chutes étaient praticables pour la descente du bois. Car il est bon de vous dire qu'à cette époque là on n'avait pas encore fait de bois au-dessus des *Chaudières* : puis, c'était pas comme à présent, les cages n'étaient pas si grandes et n'étaient pas grées comme aujourd'hui ; au cas d' retard, on les attachait au rivage avec des cordes de bois blanc ou d'écorce de cèdre, et il fallait attendre le bon vent sur les lacs. Aujourd'hui il paraît qu'il y a des remorqueurs partout, que les cages portent des chaînes et des ancrs comme les navires, et qu'on en voit qui sont grandes comme de moyennes îles.

Ici notre vieux conteur le Père Michel interrompit le fil de son histoire, pour entamer un bout de conversation et se reposer un peu.

— Dame, dit-il, je vous parle de ces choses-ci, pour en avoir comme ça entendu dire un mot, par ci par là ; car vous seriez peut être surpris si je vous disais que, depuis ce temps là, je ne suis jamais allé plus haut que Québec. Mais, dites donc, docteur, est-ce vrai

qu'on amène du *bois carré* à Québec du fond du Lac Huron ?

—Oui, Père Michel, répondis-je, du fond du Lac Huron. Vous n'auriez pas cru cela, quand vous campiez sur ces bords éloignés et solitaires ?

—Mais, racontez-moi donc ça un peu ? Comment s'y prennent-ils ; allons, donnez-nous une idée de ces travaux qui chargent, tous les ans à Québec, ces centaines de navires qui passent et repassent ici devant nos yeux ? De mon temps, il y avait bien quelque chose ; mais ce n'est plus comparable à ce qui se fait à présent.

J'expliquai, au Père Michel et à son auditoire du chantier, les merveilles de cette immense exploitation forestière des vallées des Grands lacs et de l'Outaouais. Le lecteur de ces articles ne sera pas fâché, sans doute, si je change un peu la forme de mes descriptions d'alors, pour en faire le chapitre suivant de cette esquisse. Après ce chapitre, qui tient lieu de la conversation du chantier, je redonnerai la parole au Père Michel, qui finira le récit de ses aventures.

19

LES HOMMES-DE-CAGES.

Jusqu'ici j'ai surtout parlé, dans cette étude, des forestiers cultivateurs, de ces jeunes gens qui travaillent, dans les chantiers voisins des établissements agricoles, une partie de l'année, et qui, le reste du temps, sont occupés sur les terres de leurs parents ou sur leurs propres terres ; mais il est une classe d'hommes qui consacrent tout leur temps à l'exploitation forestière qui se fait loin des centres de population. Ces travailleurs, que le peuple a appelé *hommes-de-cages*, du nom donné aux immenses trains de bois particuliers aux grandes rivières de notre pays, ces travailleurs passent toute l'année à préparer et à convoier le bois d'exportation. De bonne heure l'automne, ils *montent aux bois* et là, jusqu'à la saison du printemps, ils abattent les grands arbres, les écarrirent, et les amènent aux rivières : à la fonte des glaces, ils confient les pièces de bois aux courants, les réunissent en *cribes*, *dramas*, et *cages*, s'établissent dessus et, conduisant leurs demeures mobiles, à travers les mille et mille difficultés de la route, ils flottent ainsi sur les eaux du Saint-Laurent et de ses grands tributaires, pendant des semaines et des mois, jusqu'à ce qu'ils atteignent les *foulons*, ou dépôts de bois, de la vaste rade de Québec.

Déjà j'ai décrit les *camps* des chantiers au milieu des grands bois ; cette description convient à tous, à cette exception près, que le poêle des *camps* dont j'ai surtout parlé est remplacé, dans les chantiers des l'Ontario et des grands lacs, par la *cambuse*, cadre de charpente grossière, élevé de quelques pouces au milieu du logis, et rempli de terre. C'est sur cet âtre qu'on allume le vaste brasier dont la fumée s'échappe par une ouverture ménagée dans le toit et qui sert à la cuisine et au chauffage. La vie et les allures des bois sont les mêmes partout ; mais il me reste à donner une idée de la besogne des forestiers *cageurs* et *flotteurs*.

Cette vie des hommes-de-cages prête bien à des descriptions, elle ne manque certainement pas de pittoresque ; mais c'est, en fin de compte, une assez triste existence, pleines de dangers de toutes sortes, et surtout de dangers de l'ordre moral. Sous ce dernier rapport, cependant, le sort de ces malheureux travailleurs a été amélioré, depuis que de bons religieux, les Pères-oblats, se sont fait une mission de les aller visiter dans leurs chantiers, de les accompagner dans leurs voyages, et de les surveiller aux endroits où les occasions de mal leur font courir les plus grands périls.

Ces hommes de Dieu parcourent les bois, en suivant

les divers chemins de chantiers. Voyez les, au soir d'une journée de pénible voyage à travers les neiges, descendre de voiture et franchir en se courbant la porte d'un camp de chantier ! entendez les s'enquérir de l'état des travailleurs, sonder leur dispositions, leur distribuer le pain de la parole divine, les inviter à s'approcher du tribunal où les péchés sont remis !

Après l'instruction et la prière en commun, les pères disent leur breviaire, tandis que les travailleurs examinent leur conscience ; puis on dresse le confessionnal, et le temps propice du repentir et du pardon commence.

Savez-vous comment s'établit le confessionnal dans le camp d'un chantier ? Voyez : deux alènes ou deux fourchettes ont fixé aux deux parois du camp, dans un coin, une *couverte* qui, tombant comme un rideau, fait de ce coin une petite pièce à part, au fond de laquelle s'établit, dans l'angle étroit, sur un siège de chantier, le ministre de Dieu : chaque pénitent vient à son tour *soulever la couverture* et s'installer à genoux près du prêtre : la couverture, en retombant, dérobe aux regards ces deux hommes, autour desquels toutes les idées du monde font silence, pour ne les laisser occupés que de la présence d'un Dieu offensé mais plein de miséricorde.

Puis le matin, un quart de lard ou de farine, mis sur ses jables, reçoit l'autel portatif qui suit partout le missionnaire : l'homme de la prière y attache le crucifix qu'il porte à sa ceinture. De l'armoire

qui constitue le tombeau de cet autel, le prêtre retire les vases sacrés, les ornements, les espèces saintes du sacrement : le divin sacrifice commence et, bientôt, fait monter jusqu'au ciel, du sein de la vaste forêt, de l'humble et rude demeure des chantiers, l'encens de la grande propitiation, et les forestiers reçoivent, dans la sainte communion, leur Sauveur et leur Dieu.

Ah ! toi surtout, peuple travailleur, qui peux tant mériter, n'oublie jamais ce que font pour toi Dieu ton maître et l'Eglise ta bonne et sainte mère ; car, autrement, ton travail ne serait qu'un sceau de réprobation !

Ce sont donc ces hommes-de-cages qui amènent, au port de l'ancienne capitale du Canada, ces immenses trains de bois que vous voyez défilér sur le fleuve, les uns à la suite des autres et sans interruption, depuis le mois de Mai jusqu'au mois de Septembre ; caravanes flottantes qui donnent au Saint-Laurent une animation si singulière.

Tout le monde a vu ces *cages*, avec leurs mats de sapin couronnés d'une petite touffe de feuillage, leurs banderolles de couleurs variées, leurs nombreuses voiles, et leurs cabanes faisant de chacune d'elles un petit village qui marche sur l'onde. Tout le monde les a vu voguer à la voile, quand le vent et les courants sont favorables, dirigées par les longues

rames disposées sur chacun des côtés de leur carré long : ou traînées, contre le vent et le courant, par un vapeur remorqueur, qui fume et pouffe à ce travail pénible.

Qui n'a pas passé des heures à voir ces trains de bois la nuit, alors que le brasier de leur vaste *cambuse* les illumine d'une étrange lumière qui se reflète dans l'eau ; alors que les hommes-de-cages, qui marchent, rament, ou dansent au son de la voix ou du violon, apparaissent, dans le clair-obscur, comme autant d'être fantastiques faisant sorcellerie sur l'eau.

Mais étudions un peu la composition de ces trains de bois, et suivons un peu les procédés du laborieux travail de leur descente accidentée, à travers les rapides et les lacs.

Les pièces de bois carré du commerce, *plançons*, une fois amenés, au moyen des travaux déjà décrits, à une grande rivière, l'Outaouais par exemple, sont réunies en radeaux plus ou moins considérables, lesquels, à leur tour, s'articulent ensemble pour former une *cage*.

Les radeaux qui constituent la *cage*, sont de deux espèces, les *cribes* et les *drames*. Les premiers, plus petits et moins solides, sont faits pour les descentes comparativement moins rudes et moins périlleuses, les *drames* pour les circonstances plus difficiles. C'est ainsi que le bois, qui a dû traverser les grands lacs et les énormes rapides du Saint-Laurent, arrive à Québec

en *dramas* : les mesureurs de bois ou *colleurs* et les débardeurs, qui les reçoivent au port de Québec, disent que c'est du bois *de la Rivière du Sud*. Les cages de l'Outaouais au contraire arrivent composées de *cribes* ; les colleurs et débardeurs disent alors que ce bois est venu *par la Rivière du Nord*.

Au reste, si les *cribes* et les *dramas* diffèrent par leurs dimensions et le plus et le moins de solidité qu'on leur donne, la disposition des matériaux est la même, et voici comment on les confectionne. Les pièces de bois sont amenées, à flot, les unes près des autres à se presser du mieux possible, puis de chaque côté de cette assemblage de plançons on ajoute deux pièces de bois rond, qu'on nomme *flottes*, lesquelles sont liées ensemble par d'autres pièces de bois de rebut écarriés sur deux faces, qu'on appelle *traverses*, au moyen de grosses chevilles qui les transpercent. Sur ces *traverses* on dispose un second rang de plançons dont le nombre varie ; ces pièces du second rang se maintiennent en place par leur propre poids ; quelquefois on arrête celles des bords par des harts. S'agit-il de la confection d'une *drame* on ajoute à ces moyens de liaison, des pièces de bois rond, placés comme les traverses, qui prennent le nom de *bandages*, auxquelles on attache chaque plançon, un par un ou deux par deux selon leur grosseur, avec d'énormes harts à liens qu'on noue, par un procédé fort ingénieux qu'il serait difficile de faire comprendre à la simple lecture. Les *dramas* portent en outre

une beaucoup plus grosse charge de plançons de second rang que les *cribes*.

Les *cribes* sont faits pour passer dans les *glissoires*, construites par l'État sur les rivières de grande exploitation, comme moyen de détourner les chutes et les rapides trop violents ; c'est pour cela que leur largeur ne dépasse pas vingt six pieds, les *glissoires* ayant environ trente pieds de largeur : la longueur des *cribes* n'a de limite que celle des plançons qui les composent ; car les *cribes* n'ont jamais plus qu'un plançon de longueur.

Les *drames* n'ont point à passer de *glissoires*, mais quelquefois elles peuvent avoir à passer par les canaux du Saint-Laurent, d'autres même par le canal Welland, elles ont alors des dimensions réglées par les nécessités de la route qu'elles suivent. Les grandes *drames* ont quelquefois cent et quelques pieds de long, sur quarante et quelques pieds de largeur.

Les *drames* et les *cribes* sont amenées côte à côte et les uns à la suite des autres, pour former la *cage* ; on les lie ensemble, avec de longs bâtons et de fortes harts, dont chaque train de bois est amplement pourvue pour cet objet, et encore pour être toujours en mesure de réparer les avaries qui, assez souvent, arrivent dans les rapides ou par l'action du vent et des flots.

Le *cribe* ainsi fait (prenons le pour type commun) est l'élément de la *cage*, qu'on doit pouvoir diminuer de surface selon les exigences des endroits que l'on

traverse. Sur les cribes sont distribués les objets nécessaires au voyage, cables, chaînes, ancres, canots d'écorces ou de bois, pirogues, provisions, cabanes. Ordinairement les cabanes sont faites pour deux hommes ; longues de sept à huit pieds, hautes de quelques pieds seulement, elles sont construites d'écorces disposées sur des cerceaux, ou de planches minces fixées à une légère charpente.

Un cribe se distingue entre tous les autres dans chaque cage, c'est celui qui porte la cambuse : on le bâtit avec plus de soin, puis on construit, sur des traverses exprès placées, une plateforme de planches à joints serrés, sur laquelle on dispose environ dix huit pouces de terre retenue par un câdre de bois, pour servir de foyer ; un vaste abris de planches recouvre cet âtre géant et le met à l'abri des orages. Des crémaillères de bois pendent au-dessus de ce foyer ; de grands chaudrons et de grandes poêles sont rangés autour, ils servent à confectionner les soupes au lard et les amas de crêpes, que digèrent sans peine les vigoureux estomacs des hommes-de-cages.

Une cage contient souvent cent cribes et plus, c'est-à-dire quelquefois jusqu'à 2,500 plançons, et couvre plusieurs arpents de superficie. Ces cages sont conduites par un nombre d'hommes proportionné à leur grandeur, souvent trente hommes et plus.

Avant la construction des *glissoires* sur les chutes et les points ou les rapides ne permettent pas de descendre les cribes, il fallait envoyer les plançons en

liberté et les recueillir pour refaire les cribes au pied des rapides ; mais, aujourd'hui, les cribes auxquels il n'arrive pas d'accident se confectionnent au départ pour tout le voyage.

Supposons une cage, une fois faite, engagée dans un bon courant, elle ira ainsi, guidée par les rames, jusqu'à ce que se présente un lac sans courant, une chute ou un gros rapide, ou que souffle un vent assez fort pour empêcher les hommes de la diriger. Si c'est le vent qui empêche la cage d'avancer, on l'accoste au rivage où elle reste alors attachée, et son équipage dort ou s'amuse jusqu'à ce qu'il plaise à messire vent, comme dirait le bon Lafontaine, de ne plus souffler si fort. Si c'est un lac sans courant, alors il faut à la cage un vent favorable ou la remorque. Dans les cas ci-dessus décrits la cage est laissée en son entier ; mais s'il s'agit d'une chute détournée par une glissoire, ou d'un rapide trop considérable pour y engager le train tout entier : oh ! alors il faut désarticuler la cage et la passer en détail.

Dans ce dernier cas la cage est amarrée à la rive, aussi près que possible de la glissoire ou du rapide : on détache les cribes les uns après les autres ; deux hommes ou plus montent chaque cribe qu'ils engagent dans le courant ou dans la glissoire, en le dirigeant avec leurs rames, et . . . là, là, là, les voilà qui descendent, doucement d'abord, puis comme un trait,

à travers les bouillons ou les replis de l'onde, à la grâce de Dieu. Le cribe est tantôt soulevé et on dirait qu'il va être éparpillé dans l'espace, tantôt il s'enfonce et, à l'eau qu'on voit sourdre à travers les interstices de sa charpente, on croirait que tout va être englouti, hommes et choses. Sauf de très rares exceptions, cependant, tout arrive en bon ordre au pied du rapide : on arrête le *cribe* au rivage, et les hommes remontent, en *portageant*, pour aller *descendre* d'autres cribes, jusqu'à ce que toute la cage, ayant été ainsi descendue cribe par cribe, se trouve reconstituée pour continuer sa route.

Et ainsi l'on va, pendant des semaines et des semaines, portés par les courants, poussés par les vents, ou trainés par la vapeur, jusqu'à ce qu'on arrive à cette rade que Jacques Cartier trouvait " belle en toute perfection. "

Quand il s'agit du bois qui vient par les lacs Huron, Erié, Ontario, ce sont encore les mêmes procédés ; seulement qu'au lieu de glissoires pour passer la chute de Niagara, on a le canal Welland. D'ailleurs tout le bois carré qui se fait au-dessus de Niagara ne passe pas, à beaucoup près, par le canal ; une grande partie fait portage, du Lac Huron au lac Ontario, par le Chemin de fer du Nord, et une partie vient en bâtiments jusqu'à la décharge de l'Ontario. Là, en face de Kingston, qu'on devrait bien appeler

de son nom sauvage Katarakoui, se trouve une petite île qui se nomme l'Île-au-jardin ; c'est là que ces bâtiments viennent décharger leurs bois. Si vous avez jamais occasion de visiter cette île pendant la belle saison, vous y verrez des centaines d'hommes-de-cages occupés à *cager* ce même bois pour la descente, et, de temps à autre, vous verrez partir pour Québec, d'immenses trains de bois, de près de deux arpents de large sur plusieurs arpents de long quelquefois, montés d'une quarantaine d'hommes, qui vont sauter les rapides du Saint-Laurent et notamment le Saut-Saint-Louis, le plus terrible qu'il soit possible à une *drame* de traverser (*).

Les *dramas* sont préparées pour cet effet et on élève au milieu une espèce de petite estrade, sur laquelle montent les hommes une fois lancés dans les terribles courants, afin d'éviter le danger d'être emportés par l'eau qui balaye la surface des radeaux. C'est quelque chose de terrifiant que de voir s'engager ces hommes dans ce passage dangereux : ils sont là, d'abord qui rament avec force, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, sur l'ordre du guide iroquois qui leur sert de pilote ; puis, lorsque le radeau est engagé dans le chenal, les efforts de l'homme devenant impuissants, on retire les rames et, s'abandonnant à la merci des grandes eaux, les hommes-de-cage montent à l'estrade et s'y crampon-

(*) Les trains de bois venant de l'Outaouais descendent par la Rivière-des-prairies et, par conséquent, évitent le Saut-Saint-Louis.

nent, pendant que tout est précipité dans le gouffre tourmenté qui mugit et bouillonne sous leurs pieds.

On amène aussi à Québec des trains de *billots* de sciage et des cages de madriers ; mais comme cet espèce de flottage n'a qu'une importance comparative médiocre et qu'il est, du reste, facile d'imaginer les modifications que subit ici le *cageage*, il n'est pas nécessaire d'entrer dans de plus longs détails à ce sujet.

Tous ces grands trains de bois, ces îles flottantes, avec ces troupes d'hommes qui s'agitent à leur surface, qui descendent, descendent, poussés par toutes ces forces qui les emportent, vents, courants et vapeurs,.... qui s'éparpillent, quelquefois, laissant aux rivages qu'ils parcourent leurs débris d'hommes et de choses, et finissent, après leur long voyage, par aller se perdre au sein du vieux monde !... tout cela ne vous semble-t-il pas une image des vents et des courants qui emportent, sur le fleuve du temps, les peuples, les générations et les individus vers les régions du tombeau ?

20

LA CHAPELLE DE PORTNEUF.

Le Père Michel, reprenant le fil de sa narration, continua son histoire, à dater du moment de son retour en Canada.

Tout ce dont je puis vous assurer, dit-il, c'est que j'étais un homme content, quand je me vis de retour à Lachine après neuf ans d'absence. On a bien du plaisir à raconter ces voyages là ; mais le métier en est dur. Cela me rappelle le mot d'un voyageur à un missionnaire.

— “ Mais comment pouvez-vous, disait le prêtre, pour un autre service que celui du Bon Dieu, entreprendre de pareils travaux ? ”

— “ Ah ! monsieur le curé, répondit le voyageur, on est si heureux quand on est de retour d'un de ces voyages ! ”

Voyez-vous, c'est la nature de l'homme ! Plus on a évité de dangers, plus on a supporté de misères, plus on aime à se rappeler les années passées. Il en sera de même dans l'autre vie : plus on aura enduré de traverses, de misères et de privations sur la terre pour l'amour de Dieu, plus on aura de joie et de bonheur dans le ciel, quand le grand voyage sera fini.

Je ne mis pas plus de temps qu'il en fallut pour descendre à Québec, et mon premier soin, en arrivant dans la Côte du Sud, fut de m'informer de Lévêque mon ancien compagnon chaloupier ; mais Lévêque était allé s'établir à Gaspé, il y avait déjà plusieurs années. Je tâchai d'avoir, par d'autres, des nouvelles de mon pauvre commis des Postes-du-Roi, que j'avais blessé d'un coup de gaffe, mais personne ne put m'en donner... C'est que ça mène une drôle de vie, ces gens des postes : ils ne s'occupent presque pas du reste du monde et le reste du monde s'occupe encore moins d'eux.

J'allai donc moi-même à Fortneuf et, sans trop *m'aventurer*, je reçus, de la femme du vieux gardien de la maison du poste, tous les renseignements que je voulais avoir. La chose était d'autant plus facile que l'histoire qu'elle me conta, elle la racontait à tous les étrangers qui visitaient sa maison ; car cette histoire il lui semblait que c'était l'histoire de sa vie, elle avait oublié, à cause d'elle, presque tout ce qui s'était passé avant l'époque dont il y était mention et, depuis, le souvenir des événements qui en faisaient le sujet absorbait toute son existence. Aussi pouvait elle les aimer ces moments de sa vie, la digne femme, tant elle leur devait de mérite et de bonheur !

Je n'avais pas été cinq minutes dans la maison du poste que la bonne vieille me dit.:

—Etes-vous déjà venu sur la Côte du Nord ?

—J'y suis venu quelquefois, Madame, lui répondis-je avec embarras.

—Avez-vous eu occasion de rencontrer M. John, qui a été commis du poste ici, pendant quelques années ?

—Je ne sais pas, à dire le vrai ; mais je crois que je l'ai vu.

—Ah ! le bon garçon ! tenez, je l'aimais comme mon enfant, et je me disais toujours : quel malheur qu'un si bon jeune homme soit protestant ! c'était un anglais, voyez-vous.

Et sans plus d'entrée en matière, l'excellente femme commença son histoire, que je vais tâcher de vous rapporter comme elle me la conta.

“ Il y aura dix ans au mois de Juin prochain ; imaginez-vous que M. John était parti, avec mon *garçon* et un autre engagé, pour aller visiter des montagnais *cabanés* aux Benaivalles. Sur leur chemin ils eurent connaissance d'une chaloupe de traiteurs ; or vous n'êtes pas sans savoir que *La Compagnie* ne permet pas à ces gens là de trafiquer avec les sauvages, et, si vous saviez ce qui se passe, vous verriez bien qu'elle a raison. M. John s'en alla les trouver avec sa chaloupe ; tenez, celle que vous avez vu au bout de la maison ; on n'a pas voulu s'en servir depuis, on l'a montée là, elle y est restée et je veux pas qu'on y touche tant qu'il

en restera un morceau. En abordant la chaloupe des traiteurs, l'un deux lui donna un coup de gaffe dans le ventre, mais M. John a toujours dit qu'il ne l'avait pas fait exprès ; toujours est-il que mon garçon et l'autre engagé nous l'apportèrent mourant.

“ Quand je le vis arriver, j'eus comme un pressentiment de sa mort : ça ne m'a pas empêché de le soigner de mon mieux, allez, et de prier pour lui.

“ M. John fut d'abord bien mal, puis un peu mieux, puis enfin, il tomba en langueur. Un médecin qu'on était allé chercher au Sud nous dit qu'il pourrait bien traîner encore assez longtemps, mais qu'il ne croyait pas qu'il put jamais en revenir.

“ On était à la fin de Juin, et c'était dans le mois de Juillet suivant que devait avoir lieu la mission du poste, à la chapelle de Portneuf (*).

“ Un bon jour, M. John me dit :

—La mère, il y a longtemps que vous me soignez avec tant de bonté que je ne sais pas ce que je pourrais faire pour vous, avant de mourir, afin de vous prouver ma reconnaissance ; car vous savez que je ne suis pas riche.

(*) Portneuf est un très bel endroit, situé à environ quatorze lieues plus bas sur le fleuve que l'embouchure du Saguenay : la chapelle, dont il est question ici, est pittoresquement placée sur la côte qui domine l'entrée de la rivière Portneuf et le cours du Saint-Laurent, cette chapelle est une relique des anciennes missions montagnaises.

—Mais je vous en prie, M. John, que je lui dis, ne parlez donc pas de cela, le Bon Dieu me récompensera ; puis je me mis à pleurer, mais à pleurer à chaudes larmes.

—Qu'avez-vous donc, me dit-il, avec son air doux et triste.

—Est-il possible, M. John, lui dis-je, en lui prenant la main dans les deux miennes, comme s'il eut été mon propre enfant, est il possible que vous allez mourir sans vous faire catholique ? Il y a assez longtemps que vous êtes au milieu de nous pour connaître notre sainte religion. Voilà qu'on va avoir la visite d'un prêtre, pensez-y donc : si vous voulez sincèrement vous convertir, le Bon Dieu vous conservera bien jusque là.

—Vous êtes bonne, la mère, qu'il me dit en manière de politesse, mais tous les catholiques ne sont pas bons comme vous... Cependant, je ne dis pas, ajouta-t-il, que c'est la faute de votre religion, je respecte toutes les religions.

—Pourtant, M. John, il n'y a qu'une seule bonne religion. Notre Seigneur n'est pas venu sur la terre pour établir quinze ou vingt religions, mais une seule ; les autres sont faites par les hommes, et si vous aviez la bonne, vous ne diriez pas qu'elles sont toutes bonnes, comme je vous l'ai entendu répéter quelquefois.

Il n'y a qu'un Bon Dieu, qu'un Sauveur et qu'une Religion, soyez en sûr ! Mais tenez je vous fatigue, que

j'ajoutai ; je ne vous dis plus rien, je remets tout entre les mains de la Sainte-Vierge.

“ Depuis ce moment là, je ne sais pas ; mais j'étais plus joyeuse et, pourtant, lui, il était plus triste.

“ Le temps de la mission arriva : c'était M. Le Courtois qui était notre missionnaire dans ce temps là, je lui fis mention de mon cher malade et je lui demandai de venir le voir et de lui parler de son salut. M. Le Courtois me dit comme ça :—J'irai voir votre malade, la mère, j'ai toujours coutume d'aller lui rendre visite, d'ailleurs ; mais il vaut mieux que ce soit vous qui lui parliez de religion, à moins que lui-même ne m'en parle. Continuez à le bien soigner, à l'entretenir de la grande affaire de l'éternité ; mais, surtout, priez pour lui : je vais prier moi aussi et, durant la mission, je vais recommander aux prières une personne qui a besoin de grâces toutes particulières, ce sera lui. Voyez-vous, la mère, ajouta-t il, le salut vient de Dieu et c'est par la prière qu'on obtient tout.

“ M. Le Courtois vint voir M. John qui lui demanda s'il n'avait pas quelques livres sur la religion à lui prêter. Notre missionnaire lui dit qu'il n'avait avec lui que son breviaire ; mais que s'il désirait connaître la religion catholique il ne pouvait pas avoir de meilleur livre que mon Petit Catéchisme. Il lui offrit

alors les soins de son ministère, en lui disant qu'il ne devait demeurer que le jour du lendemain à Portneuf pour sa mission, mais qu'il prolongerait son séjour s'il était disposé à se faire catholique et s'il se croyait en danger de mort prochaine.

“ Jugez de la peine que je ressentis, quand j'entendis M. John dire au prêtre qu'il croyait toutes les religions bonnes et n'avait pas l'intention d'abandonner la sienne, ajoutant qu'il ne demandait des livres que pour s'amuser et s'édifier.

M. Le Courtois me fit venir avant de partir et me dit de ne pas me décourager, d'aller tous les jours à la chapelle dire un chapelet pour le pauvre jeune homme, il ajouta :—Je m'en vais de suite à Chicoutimi, dans quelques jours je serai de retour à Tadoussac, s'il y a besoin, vous m'enverrez chercher.

“ Tous les jours j'allais dire mon chapelet à la Chapelle, dans l'après-midi. Un bon jour, il y avait un navire de mouillé tout près du *banc* à cause du calme : des hommes du bord, des anglais, étaient venus à terre avec leur chaloupe. Ils entrèrent dans la chapelle, puis après avoir visité le poste ils se disposaient à se rembarquer, lorsqu'au moment de partir un d'entre eux prit de sa poche un pistolet, et tira un coup, dans une des fenêtres de l'église qui donnait sur l'autel, puis rejoignit ses compagnons, en riant avec eux de sa belle action.

“ J’étais dans l’église, à genoux près des balustres, dans le moment ; j’entendis le coup de feu et un bruit comme d’une vitre que l’on frappe : ne pouvant m’expliquer cela, je sortis pour en connaître la cause : en mettant le pied hors de l’église, je me trouvai face à face avec mon mari et un sauvage qui avaient été témoins de l’action du scélérat.

“ On se mit, tout de suite, à visiter la chapelle pour voir s’il n’y avait pas quelque dommage de causé. Eh ! bien, monsieur . . . ah ? tenez c’est encore visible, vous pouvez aller le voir ! . . . la balle, une balle joliment grosse et tirée à quelques pas seulement, n’avait pas traversé le double chassis ; elle avait fait son trou rond dans la première vitre et n’avait seulement pas fêlé la vitre de la seconde fenêtre, elle était tombée amortie entre deux, on la retrouva sur la tablette du chassis.

“ Ah ! c’était un miracle ; dame, il ne faut pas en douter. Rien de plus pressé pour moi, arrivée à la maison, que de dire cela à M. John. D’abord il s’écria, en parlant de l’anglais qui avait tiré le pistolet :—Le misérable !—puis il ajouta :

—Est-ce bien certain, la mère, ce que vous dites là ?

—Mais, Monsieur John, que je lui dis, croyez-vous que je voudrais vous mentir, moi qui ai fait mes dévotions il n’y a pas huit jours, dans le temps de la mission.

—Il faut que je vois cela, tout de suite, la mère !

“ D’abord j’eus frayeur de sa proposition, lui qui n’avait pas vu l’air depuis plus d’un mois ; mais je me *rafinai* bien vite et je me dis en moi-même :—Vaut mieux sauver son âme que son corps !

—C’est bien, Monsieur John, que je lui dis alors, je vais envoyer mon garçon chercher des hommes : on va vous préparer votre fauteuil avec des couvertures, et ils vous porteront : le temps est beau, ça ne vous fera peut-être pas de mal.

“ Et qui fut dit fut fait. M. John alla voir cela lui-même, il se fit élever sur sa chaise, il questionna mon mari, examina tout, regarda la balle : puis il se fit porter dans la chapelle, où il resta quelque temps à regarder le tableau et l’autel sur lequel était le crucifix.

“ Quand nous fûmes revenus à la maison ; car vous comprenez bien que j’étais avec lui et que, lorsqu’il était dans la chapelle en face de l’autel, je priais derrière lui ; quand nous fûmes revenus, il nous remercia presque en pleurant, puis il me dit :

—La mère, ayez la bonté de ne laisser entrer personne ; je suis un peu fatigué, je voudrais rester seul pendant que vous aller faire votre ouvrage, je sonnerai la clochette si j’ai besoin.

“ Je le laissai, voyant bien qu’il voulait rester seul

pour réfléchir. Quand il eut été assez longtemps tout seul, je me décidai à aller lui porter son bouillon, sans attendre qu'il sonnât. Il prit ce que je lui apportais, puis il me dit de m'asseoir près de lui.

—Croyez-vous bien fermement à tous les enseignements de votre religion, la mère, me dit-il ?

—Sans doute, lui dis-je, et s'il fallait souffrir toutes les misères, toutes les privations, la mort même pour la religion je le ferais de grand cœur.

—Mais, il y a pourtant bien des points difficiles, et comment pouvez-vous éclaircir tout cela, vous, dont l'éducation se borne à savoir lire.

—Mais pensez-vous donc, que le Ciel n'est fait que pour les savants. Je n'ai pas besoin de rien éclaircir, ni vous non plus, M. John ; l'Eglise enseigne et moi je crois ; elle me dit ce qu'il faut faire et je fais de mon mieux pour suivre ses ordonnances.

—Vous êtes bien heureuse, la mère, qu'il me dit.

—Oui, M. John, je suis bien heureuse, en effet, et il ne tient qu'à vous de l'être autant.

“ Il resta pendant quelque temps sans dire un mot, la tête basse, tandis que moi je le regardais, en même temps que je priais Notre bonne Sainte Mère pour lui.

—Je n'en ai pas pour longtemps dans ce monde, reprit mon pauvre malade, et je voudrais bien être heureux dans cet autre monde où je vais bientôt aller. La mère, il faut que vous acheviez de m'enseigner

votre catéchisme, je l'ai déjà lu plusieurs fois, puis nous verrons ce qu'il faudra faire.

“ En entendant cela le cœur me vola de joie ! Puis j'eus un moment de tristesse, en pensant que je n'étais pas beaucoup capable, moi, pauvre ignorante, d'instruire un homme d'éducation comme M. John ; mais je me rappelai les paroles de notre missionnaire : “ Le salut vient de Dieu et on obtient tout par la “ prière : ” je me sentis reconfortée.

“ Pendant dix jours j'enseignai le catéchisme et les prières à mon pauvre malade. Au bout de ce temps il commença à décliner vite, enfin un jour il me dit :

—La mère, il faut envoyer chercher un prêtre, je veux mourir catholique !

“ En un moment tout le poste était sur pied pour gréer la grande chaloupe. Il fallait aller à Tadoussac, et, si M. Le Courtois n'y était pas, traverser au Sud. L'apparence du temps était terrible, il se préparait une tempête de Nord-Est !—C'est égal ! que nous nous dîmes tous ; on s'expose pour gagner de l'argent, on peut bien s'exposer pour sauver une âme !

“ Quand la chaloupe sortit de la rivière, je la regardais, puis je regardais le temps !.. Ça touche tout de

même, allez, quand c'est son mari et son enfant qui partent ainsi pour aller affronter la mer et les vents.

“ Il y avait dans le moment une goëlette qui tournait les banes pour entrer : elle venait se mettre en hâvre à Portneuf. Je vis la chaloupe passer à râser la goëlette, puis en faire le tour, puis s'en revenir avec elle.

“ Je ne comprenais pas ce que cela voulait dire ; mais voici ce qu'il y avait. En passant près de la goëlette, mon mari avait vu sur le pont la soutane et les rabats d'un prêtre. Il s'était informé si c'était bien un prêtre et si la goëlette faisait hâvre à Portneuf : comme on lui dit que oui, il était revenu bien content, comme vous pouvez imaginer, de cette bonne rencontre de la Providence du Bon Dieu.

“ C'était un missionnaire qui s'en allait au Cap Breton il avait avec lui tout ce qu'il fallait pour officier. Il demeura trois jours avec nous et, pendant ces trois jours, mon cher monsieur, mon pauvre malade fut baptisé, reçut le Saint Viatique, l'extrême-onction, il mourut comme un saint et fut enterré en terre sainte !

“ On a tous pleuré cette fois là, mais on a pleuré de joie, je vous assure, et de bien bonne raison ; car tous les royaumes de la terre ne pèsent pas un grain de sable, à côté d'une mort comme celle qu'a faite monsieur John ! ”

21

LA-BONNE-SAINTE-ANNE-DU-NORD.

Quand le Père Michel eut terminé le récit de la sainte femme du poste de Portneuf, il essaya de grosses larmes et garda quelques temps le silence, pour se remettre de son émotion, puis il reprit :

J'allai prier sur la tombe de monsieur John et je me dis à moi-même :—J'ai fait vœu d'aller à la Bonne-Sainte-Anne si le bon Dieu daignait sauver celui que j'avais blessé. Je ne pensais alors qu'à son existence terrestre ; mais Dieu m'ayant accordé plus que je ne lui avais demandé, en sauvant son âme, je n'en suis que plus obligé d'accomplir mon vœu.

Je me rendis en chaloupe jusqu'à la Malbaie, et de là, à pied, jusqu'à Sainte-Anne où j'eus le bonheur de remplir un devoir qui, depuis neuf ans, occupait ma pensée !

Je m'arrête ici, ajouta le vieux conteur, je vous ai raconté à peu près tout ce qui s'est passé de remarquable durant ma vie : depuis ce temps là j'ai vécu tranquillement et sans aventures comme vous savez.